

Travaux de Linguistique, 1995, 29, 125-151.

COHESION, COHERENCE ET PERTINENCE DU DISCOURS

M.Charolles
Université de Nancy 2

Un discours n'est pas qu'une simple suite d'énoncés posés les uns à côté des autres. Il suffit d'examiner le moindre texte écrit ou la moindre transcription de l'oral pour relever toutes sortes d'expressions indiquant que tel ou tel segment doit être relié de telle ou telle façon à tel ou tel autre. L'occurrence de ces marques relationnelles contribue sans nul doute à conférer au propos une certaine **cohésion** ou continuité. L'analyse linguistique du discours a pour mission essentielle de décrire ces marques, à charge pour d'autres disciplines d'exploiter, le cas échéant, les données fournies par cette étude en vue d'une meilleure connaissance des phénomènes de tous ordres liés à la circulation des textes et documents dans la société.

Lorsque l'on aborde les phénomènes de discours dans cette perspective une des premières difficultés que l'on rencontre consiste à dresser un inventaire raisonné et exhaustif des différents **systèmes de marques de cohésion** disponibles dans une langue donnée. La réalisation de ce programme va évidemment de pair avec une caractérisation aussi fine que possible des pouvoirs relationnels de ces différents systèmes de marques et de chacune des expressions qui en font partie. Les travaux en la matière ne manquent pas. Dans la période récente, un grand nombre d'études ont en effet paru sur les marques temporelles, l'anaphore, les connecteurs, etc. Il est évidemment très difficile d'avoir une connaissance approfondie de toutes ces recherches qui sont de surcroît parfois d'inspiration très diverse. Un des défis auquel est confronté l'analyse linguistique du discours consiste cependant à essayer de mettre ces travaux en relation afin de mieux comprendre comment les différents types d'expressions contribuant à la cohésion peuvent interagir lors de l'interprétation du discours.

Cette tâche, comme nous voudrions le montrer, ne peut mener bien loin si l'on en reste à une "simple" analyse des marques linguistiques. La caractérisation du fonctionnement de ces marques oblige déjà à intégrer certains paramètres pragmatiques et cognitifs dans la mesure où elles ne véhiculent jamais que des **instructions interprétatives** invitant le destinataire à accomplir un certain nombre

d'**opérations inférentielles** à partir du donné linguistique en cours de traitement et du **contexte** dans lequel ce donné apparaît. Cela, qui amène déjà le linguiste aux confins de son domaine de compétence, est cependant encore insuffisant. Pour comprendre véritablement comment les marques de cohésion contribuent à l'interprétation du discours on ne peut faire l'économie d'une réflexion plus générale sur ce qui fait sa **cohérence** ou **pertinence**.

Ce que l'on peut attendre d'une telle réflexion c'est tout d'abord qu'elle explique pourquoi nous sommes très généralement enclins à établir certains rapports entre des énoncés qui pourtant ne sont reliés par aucune marque de cohésion. On peut attendre ensuite d'une telle réflexion qu'elle fournisse des pistes pour une taxonomie et, comme nous le verrons, une hiérarchisation des relations de cohérence. Enfin, on peut escompter d'une réflexion sur la cohérence qu'elle permette de comprendre comment et pourquoi ces marques interagissent lors du traitement du discours.

I. MARQUES DE COHESION ET PLANS D'ORGANISATION DU DISCOURS.

L'analyse linguistique du discours (écrit aussi bien qu'oral) a pour objectif essentiel, nous l'avons déjà dit, de répertorier et décrire les différents systèmes de marques contribuant à sa cohésion. Il s'agit en somme, pour le linguiste, d'étudier comment chaque langue fournit aux locuteurs toute une batterie de moyens leur permettant d'indiquer certains rapports qu'ils établissent entre les différentes choses qu'ils ont à dire. Il s'agit donc de repérer les différents **systèmes de solidarité** à même de conférer au discours une certaine continuité ou homogénéité.

Ces systèmes sont de nature très diverse et il convient, dans un premier temps, de bien les identifier. Parmi ces systèmes il importe tout d'abord de distinguer très clairement, comme le font M.A.K.Halliday et R.Hasan au début de *Cohesion in English* (1976), ceux qui mettent en oeuvre ce que, à la suite de L.Tesnière (1959), on peut appeler des **connexions structurales** (cf; également F.Corblin 1987b). Les connexions structurales relèvent essentiellement du dispositif syntaxique. La **syntaxe** est un puissant facteur d'intégration des données verbales qui repose sur des relations entre des termes appartenant à des catégories grammaticales déterminées et susceptibles d'occuper des positions prédéterminées. Le domaine dans lequel s'exercent ces contraintes, comme le rappelle fort justement J.C.Milner (1989), est fini. La portée du système de projection régissant la distribution des catégories syntaxiques est en effet limitée, ce qui n'exclut bien

évidemment pas la récursivité. Pour se rendre compte du caractère limité des connexions syntaxiques il n'est qu'à songer aux phénomènes de rection verbale. Le verbe ne peut, comme on sait, régir qu'un nombre fini d'actants ou de rôles thématiques fixés dans le lexique-grammaire ; le verbe n'appelle donc, en tant que catégorie occupant la position la plus haute dans l'architecture projective de la phrase, qu'un nombre fini de positions dépendantes.

Sorti de la phrase il n'y a plus, ainsi que le soulignaient déjà E.Benveniste (1974) et R.Jakobson (1963), de cadre préconfigurant la distribution des unités verbales, il n'existe pas de structure formelle dans laquelle les unités phrastiques devraient rentrer pour occuper une position prédéfinie. Tout ce que l'on peut dire à ce niveau c'est qu'une phrase en suit ou précède une autre (cf. E.Benveniste 1974). Bien sûr, il n'est pas exclu de penser que certains types de discours répondent à des principes organisationnels supérieurs. C'est ce qu'ont essayé de montrer notamment les analystes du récit à la suite de Propp. Néanmoins ces principes sont loin de présenter la force et la régularité d'une syntaxe et il faut bien reconnaître que, par-delà leur indéniable intérêt, les "story grammars" ne fournissent pas des critères fiables de reconnaissance des catégories entrant dans la composition des récits ni, non plus, de véritables règles de composition de ces catégories (cf, entre autres, sur ce point P.N.Johnson-Laird 1983). De toute façon, il semble exclu qu'un modèle général des "superstructures textuelles" (cf. T.A. van Dijk et W.Kintsh 1983, J.M.Adam 1990) ou des échanges conversationnels (pour une critique cf. J.Searle in Searle et alii ed. 1992) fournisse jamais un cadre structural comparable à celui qu'offre les différents formalismes syntaxiques.

Le discours commence donc là où finit le pouvoir des connexions structurales. Les linguistes qui s'intéressent au discours n'auraient pas à se préoccuper du système des connexions structurales qui pèse sur l'organisation des phrases si certains phénomènes relevant typiquement de leur champ d'étude ne s'expliquaient, au moins partiellement, par des considérations syntaxiques. C'est ce qui se passe en particulier avec l'**ellipse** (cf. pour une entrée en matière discursive M.A.K.Halliday et R.Hasan 1976) dont la résolution exige une restitution en principe fidèle de la structure grammaticale et de tel ou tel matériel lexical emprunté à une phrase précédente. Ce comblement destiné à saturer la structure ellipsée ne peut se faire qu'en respectant étroitement la configuration de la phrase d'appui, ce qui fait que l'ellipse, quoique puissant facteur de cohésion discursive, ne peut fonctionner qu'à très courte distance (cf. A.Zribi-Hertz 1985). L'ellipse apparaît donc comme un phénomène relevant à la fois de la phrase et du discours. Il en va de même pour l'interprétation des **constructions détachées**. Les constructions détachées mettent en jeu des constituants syntaxiquement

périphériques dont certains comportent des catégories-tête (participes, gérondifs, infinitifs) exigeant un gouverneur, ne serait-ce que (quand c'est le cas) pour contrôler leur accord. Or s'il y a bien, pour la recherche de ce contrôleur, attraction du côté de la phrase qui accueille la construction détachée, les cas où l'interprétation se fait par le truchement du seul discours antérieur sont également très nombreux (cf. notamment B.Combettes 1990, A.Berrendonner & M.J.Reichler-Béguelin 1989), avec du reste une plus grande marge de manoeuvre que dans le cas de l'ellipse.

Les constructions dont la résolution met en jeu la phrase et son au-delà plus ou moins immédiat sont à l'origine de connexions qui sont à la fois structurales et non structurales. A côté en effet des liens structuraux ou partiellement structuraux il existe, dans les différentes langues, tout un ensemble d'**outils relationnels de nature sémantico-pragmatique** qui, en quelque sorte, complètent le système des relations distributionnelles et positionnelles de caractère syntaxique ainsi que le dispositif logico-énonciatif (thème/propos).

Parmi ces systèmes de marques on trouve notamment:

- les **connecteurs** qui indiquent des **relations fonctionnelles** entre les contenus propositionnels et/ou les actes illocutionnaires qui leur sont associés (relations du type: justification, opposition, consécution, etc.),
- les différentes formes d'**anaphores** qui assurent des **solidarités référentielles** (coréférence, associativité, etc.) entre certains constituants des énoncés et qui donnent naissance à des **chaînes de référence**,
- les **expressions introductrices de cadres de discours** qui délimitent des **domaines ou cadres** (temporels, spatiaux, modaux, etc.) s'étendant parfois sur de vastes séquences,
- les **marques configurationnelles** (alinéas, organisateurs métadiscursifs) qui délimitent au sein du continuum textuel des ensembles présentés par le locuteur comme constituant une ou plusieurs unités en regard d'un certain **critère dispositionnel**.

Les différents systèmes de marques évoqués ci-dessus ne sont certainement pas les seuls qui contribuent à la cohésion. Ils constituent simplement quelques uns des

plans d'organisation du discours (cf. M.Charolles 1993)¹:. Ces plans peuvent être envisagés séparément, mais surtout leur distinction permet d'étudier leurs interactions. Lorsque l'on s'intéresse à ces phénomènes d'interactions entre systèmes de marques, la question du nombre de plans d'organisation perd de son importance. La multiplication de ceux-ci ne fait que compliquer l'analyse, mais la perspective demeure la même (M.Charolles 1993).

Les marqueurs relevant de chacun des plans d'organisation du discours offrent, en tant qu'opérateurs relationnels, des possibilités qui leur sont **spécifiques**. Chaque système permet d'exprimer certains types de relations, et chaque marque relevant d'un plan présente elle-même des possibilités qui lui sont propres. Parmi les traits qui semblent cependant communs aux différents systèmes de marques non structurales on peut noter, en tout premier lieu, leur relative **sous-détermination**. Ces marques fonctionnent en effet comme des **instructions** invitant l'auditeur ou le lecteur à mettre en rapport certains éléments du contexte. La sélection de ces constituants n'est cependant que partiellement déterminée par le contenu sémantique de ces marques, de sorte que leur résolution implique toujours un **calcul sur le contexte**.

Ce caractère sous-déterminé ressort bien lorsque l'on considère les **anaphores** ou les **connecteurs**. Les indications véhiculées par exemple par un pronom de 3ème personne pour accéder à son antécédent apparaissent en effet comme relativement pauvres. Il y a essentiellement les marques de genre et de nombre, la fonction grammaticale dans la phrase d'accueil, l'indication que l'on a affaire à une entité classifiée et de surcroît saillante ou proéminente dans le modèle contextuel en cours (cf. P.Bosch 1983, 1988, G.Kleiber 1990, 1992a, A.Reboul 1989 et à par., M.Charolles 1992, D.Wilson 1989). Cela, qui est déjà beaucoup, n'est cependant pas suffisant, dans nombre d'emplois, pour sélectionner le "bon antécédent", si bien que l'interprétant doit s'engager dans une solution en développant inférentiellement le contexte. Concernant les connecteurs, on peut faire des remarques comparables. Outre qu'un connecteur comme par exemple "mais" est en mesure d'indiquer différents types de relations interactives (E.Roulet et alii 1985) il ne sélectionne pas, lui non plus, de manière univoque les unités qu'il met en relation. Celles-ci peuvent en effet être aussi bien des valeurs illocutionnaires, des constituants propositionnels ou infrapropositionnels ou encore

¹- Ces plans d'organisation du discours ne sont pas des modules au sens de E.Roulet (1991) ou H.Nolke (à par.). Il s'agit tout au plus, pour nous, de répartir à l'intérieur d'un cadre (incomplet) quelques unes des grandes familles de marques de cohésion de façon en particulier à pouvoir étudier leurs interactions dans le traitement.

des séquences regroupant plusieurs énoncés. On sait par ailleurs (cf. O. Ducrot 1972) que l'implication conventionnelle (H.P. Grice 1975) d'opposition véhiculée par un connecteur comme "mais" met en jeu non pas directement des énoncés ou parties d'énoncés, mais des orientations argumentatives, des conclusions invitées, qui doivent être reconstituées inférentiellement par l'interprétant à l'aide de topoi ou lois du sens commun. Les marques de cohésion ne fonctionnent donc jamais que comme des **signaux** ou **déclencheurs** (cf. F. Cornish 1990) stimulant des processus d'élaboration inférentielle dans lesquels les informations contextuelles et les connaissances d'arrière-plan des sujets jouent un rôle essentiel.

Autre trait qui ressort lorsque l'on analyse les marques de cohésion, trait qui va du reste de pair avec leur sous-détermination: leur **polyfonctionnalité**. Ce point a souvent été relevé, et pour n'en donner, là encore, qu'un seul exemple, on évoquera l'emploi des SN démonstratifs. On sait que les SN démonstratifs ont pour fonction d'indiquer qu'une unité jusque-là non ou peu saillante dans le contexte situationnel ou textuel est remise dans le focus (cf. P. Bosch 1988, F. Corblin 1987, G. Kleiber 1992b, W. de Mulder 1990, L. Tasmowski 1990, B. Wiederspiel 1989). Ce changement de focus qui s'accompagne très souvent d'une reclassification de l'entité reprise (F. Corblin 1987) marque aussi, fréquemment, une rupture thématique si bien que, outre sa valeur d'anaphore, l'occurrence d'un SN démonstratif signale à l'interprétant qu'il doit sortir du cadre topical en cours. Partant, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'occurrence d'un SN démonstratif aille fréquemment de pair, autre trait remarquable, avec l'apparition d'une marque configurationnelle comme un alinéa. Pour donner une illustration supplémentaire de ces phénomènes de **cooccurrence** (M. Charolles 1993), on peut signaler encore le fait que l'apparition d'une expression indiquant par exemple la fin de la portée d'un introducteur spatial (du genre "En Chine" fermant une séquence introduite par "Au Japon") s'accompagne très souvent d'une redénomination (donc d'une rupture dans la chaîne de référence, cf. C. Schnedecker 1992), de l'occurrence d'un connecteur (par exemple oppositif) indiquant une articulation non avec l'énoncé immédiatement précédent mais avec la séquence entière, et parfois, en plus, de l'occurrence d'un alinéa ou d'un organisateur du type "maintenant", "d'un autre côté", etc.²

²- Sur l'extension des domaines locutionnaires en "selon" cf. M. Charolles 1987, et pour une étude sur la portée des séquences de "reported speech and thought" le remarquable ouvrage de S. Ehrlich 1990.

II.COHERENCE ET COHESION DU DISCOURS.

Si le recensement et l'étude des différents systèmes de marques de cohésion constituent bien une des tâches prioritaires et spécifiques de l'analyse linguistique du discours, tâche qui est loin, faut-il le préciser, d'être épuisée, le linguiste ne peut cependant en rester là. Outre que l'étude du fonctionnement de ces marques amène déjà aux confins de la pragmatique linguistique, elle ne permet pas de rendre compte des nombreux cas où une séquence paraît parfaitement cohérente quoique elle ne comporte aucun indicateur relationnel. L'occurrence d'un connecteur et/ou d'une anaphore et/ou d'une quelconque autre marque de cohésion n'est en effet ni une condition nécessaire ni une condition suffisante pour que par exemple une suite de deux énoncés paraisse former une **séquence cohérente** intelligible en tant que tout. Ce point aujourd'hui couramment admis a été relevé depuis très longtemps, même par ceux du reste qui, comme M.A.K.Halliday et R.Hasan (1976), se préoccupaient avant tout des phénomènes de cohésion. Dès 1970 I.Bellert relevait en effet l'importance pour la reconnaissance d'un lien de cohérence de ce qu'elle appelle des "quasi-implications". Ces quasi-implications, comme elle le montre bien, sont à même de promouvoir en vertu de "règles générales de raisonnement" du type *modus ponens* des relations entre des états de choses décrits par deux énoncés successifs via des connaissances du monde associées. L'importance de ces **inférences de pontage** (comme dirait H.H.Clark 1977) apparaît très clairement dans des séquences comme:

[1] Marie s'est enrhumée. Il fait froid.

où l'on n'a aucun mal à reconnaître un lien entre les faits rapportés quoique ce lien ne soit pas explicitement marqué. A l'inverse, l'occurrence d'un connecteur dans:

[2] Sophie s'est enrhumée mais Albert apprend le piano depuis l'âge de 4 ans.

ne suffit pas à rendre la séquence cohérente. La présence d'un "mais" dans [2], si elle marque bien que le locuteur établit tel rapport avec un énoncé antérieur ne garantit pas, à elle seule, la recouvrabilité par l'interprétant de la relation qu'il supporte. Si celle-ci n'est pas accessible ou très difficilement récupérable, ainsi que c'est le cas avec [2] en l'absence de tout contexte, il y a toutes les chances pour que le destinataire ait du mal à percevoir [2] autrement que comme une séquence de phrases réunies au hasard.

I.Bellert (1971), tout en reconnaissant que l'occurrence d'une marque de cohésion ne constitue pas une condition suffisante pour la cohérence, postule néanmoins que, "roughly speaking", "la répétition" demeure bel et bien une

condition nécessaire pour la bonne formation du discours³. On retrouve la même idée, sous un jour différent et plus élaboré, chez W.Kinstch et T.A. van Dijk (1978) qui font également de la reprise d'un argument dans la microstructure propositionnelle une condition de la cohérence. P.N.Johnson-Laird (1983), dans une perspective encore différente, note lui aussi que "dans un discours, chaque phrase doit référer explicitement ou implicitement à une entité à laquelle il a déjà été fait référence (ou qui a été introduite) dans une autre phrase, car seule cette condition permet d'intégrer les phrases dans un modèle unique" (p. 371). Dans A. Black, P.Freeman et P.N.Johnson-Laird (1986) on retrouve encore l'idée que les entités apparaissant dans le fil du discours doivent être déjà introduites dans le "modèle mental" construit par l'interprétant (et non pas seulement dans le donné discursif), toutefois les auteurs reconnaissent, à la suite notamment de J.Keenan, S.D.Baillet et P.Brown (1984), que cette condition n'est pas la seule à intervenir (cf. ci-après). A défaut d'une continuité référentielle les sujets sont "toujours enclins, notent P.Freeman et alii, à essayer d'établir une connexion significative entre les événements" (pp. 81-82), laquelle peut suffire à conférer au propos une "plausibilité" suffisante.

Le fait que les sujets soient effectivement enclins, dès qu'on leur soumet deux énoncés à la suite, à calculer des relations de cohérence parfois très subtiles a toujours été source d'insurmontables problèmes pour les linguistes qui recherchaient à tout prix à fabriquer des règles de bonne formation textuelle (cf. T.A. van Dijk 1972 et, pour une reprise, M.Charolles 1978) car aucune des séquences supposées malformées destinées à fonder ces règles ne résistaient à l'examen. Même les mini textes fabriqués les plus incongrus s'avéraient en effet récupérables via la construction d'un contexte ad-hoc (cf.M.Charolles 1978, 1983, 1988).

Les exemples de telles remises d'aplomb sont très nombreux dans la littérature linguistique sur la cohérence du discours. En voici 2 qui donneront une idée de l'imagination dont peuvent parfois faire preuve les chercheurs. B.Fradin (1985), dans un article qui n'est au demeurant pas consacré expressément à ces problèmes, signale en cours de route la séquence suivante:

[3] "Le président est mort. Le caramel est brûlé."

³- La conception selon laquelle la continuité référentielle joue un rôle essentiel dans l'établissement de la cohérence apparaît également à travers l'idée que le discours doit développer un "topic" unique (cf. par ex chez G.Brown & G.Yule la maxime "speak topically" p. 84).

et explique en note (p.362) que l'"on peut très bien imaginer une relation de conséquence fortuite entre les deux événements rapportés, par exemple: l'annonce de la mort du président, par l'émoi ou la distraction qu'elle a suscitée, a fait que le cuisinier a laissé brûler le caramel" ! Plus fort encore: dans une étude parue en 1976, A.Berrendonner voit dans:

[4] "Tu es assistant. Ces tomates resteront vertes."

"une cohérence quelque peu affaiblie par un "coq à l'âne"" (c'est le moins que l'on puisse dire). A quoi cependant F.Rastier (1987 p. 101) objecte: "l'isomorphisme syntaxique entre les deux phrases fait de chacune un contexte équatif pour l'autre, si bien, notamment, qu'"assistant" est homologué à "vert". (...) Dans le taxème des grades universitaires tel qu'il est ordonné temporellement ("tu resteras") possède le trait spécifique /initial/ de même que /vert/ dans le taxème des phases de maturité d'un fruit" !!

Les cas qui précèdent ne seraient que des "curiosités" tout à fait marginales s'ils n'avaient leur équivalent dans la vie ordinaire, comme par exemple:

[5] A: On sonne.

B: Je suis dans mon bain.

[6] A: La poubelle est pleine.

B: Je suis fatigué.

[7] A: J'ai faim.

B: Passe-moi le guide Michelin.

dus (ou inspirés) respectivement à (de) G.Brown et G.Yule (1983), J.C.Anscombe (1980) et R.Schank (1982). Ces exemples dans lesquels on ne trouve aucune des marques de cohésion réputées essentielles à la cohérence ne posent de toute évidence aucune difficulté d'interprétation, chacun imaginant très facilement une situation à même de rendre leur usage parfaitement acceptable.

Au vu de tels emplois et de beaucoup d'autres du même tonneau on est bien obligé d'admettre que **la cohérence n'est pas liée à l'occurrence de tels ou tels relateurs linguistiques**. La reconnaissance de ce qui rend un discours cohérent implique non seulement l'interprétation des éventuelles marques de cohésion qu'il comporte mais encore, et beaucoup plus fondamentalement, la mise en oeuvre d'opérations inférentielles et, singulièrement **d'inférences de liaison**, portant conjointement sur le contenu du donné discursif, la situation dans laquelle il est communiqué et les connaissances d'arrière-plan des sujets⁴. La cohérence loin d'être

⁴- A la fin des années 1970 ce point est relevé par tous les auteurs (cf. parmi d'autres T.Reinhart 1980).

un trait du discours apparaît plutôt comme une sorte de forme a priori de sa réception, comme un **principe général** gouvernant son interprétation (O.Ducrot 1972). Cette perspective une fois reconnue, il était plus ou moins inévitable dans la brève histoire des travaux consacrés à ce sujet que le principe de cohérence finisse par se confondre avec la **maxime de pertinence** de H.P.Grice (1975) et que les déductions plus ou moins laborieuses censées représenter les calculs accomplis par les sujets pour récupérer la cohérence reprennent, en les adaptant (cf. M.Charolles 1983a, 1983b, 1989), le modèle de dérivation des actes de langage indirects popularisé notamment par J.Searle (1979). Dans le prolongement de cette nouvelle approche l'idée que la cohérence était plus une affaire de **degré** (en fonction de la difficulté d'accéder aux savoirs d'arrière-plan nécessaires à son établissement, en fonction du nombre de pas inférentiels requis par son recouvrement, etc.) s'est également imposée avec, pour conséquence, chez les linguistes une tendance à passer le flambeau aux psycholinguistes supposés mieux à même d'éprouver de telles conjectures.

III. COHERENCE ET PERTINENCE

La **théorie de la pertinence** de D.Sperber et D. Wilson (1986) a redonné une nouvelle jeunesse aux problèmes de cohérence à travers plusieurs publications, notamment de D.Blakemore 1988, R.Blass 1990, J.Moeschler 1988, 1989, 1993). Ces auteurs soulignent, comme leurs prédécesseurs, les limites des approches en termes de cohésion, mais ils critiquent également celles inspirées par l'"analyse du discours" dont on vient de donner une idée. Ces critiques reprennent pour l'essentiel celles que D.Sperber et D.Wilson développent à l'encontre des analyses gricéennes ou néogricéennes que l'on retrouve par exemple chez G.Brown et G.Yule (1983).

Pour D.Sperber et D.Wilson l'interprétation de tout énoncé ou de toute séquence d'énoncés est, comme on sait, gouvernée par un principe unique dit de **pertinence optimale**. Contrairement à ce qui se passe chez H.P.Grice et chez les théoriciens de la cohérence du discours, ce principe s'applique même quand il n'y a pas infraction à une maxime de coopérativité (ou de cohérence). Pour D.Sperber et D.Wilson l'interprétation du langage est en effet fondamentalement contextuelle et inférentielle: elle suppose l'élaboration d'**hypothèses contextuelles** qui développent les éléments mutuellement manifestes dans la situation. Le contexte, à la différence de ce qui se passe dans les approches antérieures, n'est par ailleurs pas conçu comme donné, il ne se réduit en particulier pas à des savoirs latents supposés partagés (cf. J.Moeschler 1994), il est construit par les interprétants et se modifie au

fur et à mesure que le développement de l'échange confirme ou élimine les hypothèses contextuelles successivement élaborées par le récepteur au cours du traitement. Enfin, le développement inférentiel est régi par une heuristique unique dite de **cohérence avec le principe de pertinence optimale** qui prévoit que le destinataire s'arrête à la première interprétation produisant suffisamment d'effets contextuels pour justifier l'attention de l'auditeur et ne contraignant pas celui-ci à un effort de traitement non motivé pour produire ces effets (cf. D.Wilson & D.Sperber 1989).

Soit, pour illustrer ce fonctionnement, la situation suivante: "un individu A manifeste son étonnement en constatant que B a imprimé sur du papier à entête de l'université une liste d'exemples destinée visiblement à un exposé de linguistique, à quoi B "répond":

[8] B: Je n'ai plus de papier.

Que s'est-il passé ? D'abord on est obligé de supposer que B a interprété le signe non naturel (intentionnel) d'étonnement manifesté par A comme signifiant sa surprise non à l'encontre du temps qu'il fait ou du contenu des exemples figurant sur la feuille qui est sur le bureau de A, mais à l'encontre du fait qu'il ait imprimé ces exemples sur du papier à entête de la faculté. B, en énonçant [8], entend de toute évidence communiquer à A une certaine information susceptible de peser sur l'interprétation du fait qui vient de retenir son attention. Si A avait pour hypothèse contextuelle "il doit avoir des problèmes de papier" il va y avoir renforcement de cette hypothèse, si au contraire il avait par exemple pour hypothèse "il doit vouloir donner un tour officiel à son exposé" il va éliminer cette hypothèse. Pour développer ces hypothèses on est amené à supposer que A mobilise des connaissances extralinguistiques du genre: quand on utilise du papier officiel pour imprimer des exemples destinés à un exposé de linguistique, c'est que l'on n'en a pas d'autre ou, alors, c'est parce que l'on veut manifester son appartenance à une certaine institution académique. Le calcul de ces inférences et leur confirmation ou élimination au vu du propos de B représente, pour A, un certain **coût cognitif**, mais ce coût est compensé, on le voit, par un certain **bénéfice informationnel**: A apprend quelque chose qui est en rapport avec ses intérêts, en l'occurrence avec l'attention qu'il a manifestée à l'égard du travail de B. A gagne en somme une explication au comportement de B et, dès qu'il a gagné cette explication, il s'en contente et ne va pas plus loin, car il n'a aucune raison d'aller en chercher une autre vu le gain explicatif dont il dispose déjà.

Imaginons maintenant que, dans le même contexte, B ait répondu non pas [8] mais [9]:

[9] B: La librairie était fermée.

[9] s'interprète selon le même schéma que [8], sauf que, pour arriver à l'explication "il a des problèmes de papier", B impose à A une étape inférentielle supplémentaire "il n'a plus de papier parce que, la librairie étant fermée, il n'a pas pu s'en procurer". Le passage par cette hypothèse contextuelle entraîne, en théorie au moins, et quoique elle soit aisément accessible, un surcoût de traitement qui ne paraît pas compensé par un quelconque gain informationnel, de sorte que la formulation choisie par B semble non cohérente avec le principe de pertinence optimale. On peut bien entendu, devant de tels emplois, concevoir que le locuteur commet une infraction à ce principe, mais cela n'est pas indispensable. Il est en effet vraisemblable que, dans la situation imaginée ici, A va compenser le "surcoût" de traitement imposé en dérivant l'information supplémentaire comme quoi ce n'est vraiment pas la faute de B s'il a dû utiliser du papier à entête de l'université, ce qui renforce l'élimination de l'hypothèse comme quoi il était dans son intention de vouloir impressionner son auditoire en utilisant ledit papier.

[8] et [9], dira-t-on, ne mettent pas en cause une séquence d'énoncés mais seulement l'interprétation d'un énoncé isolé en situation. Certes, mais un des points forts de la théorie de la pertinence est précisément d'offrir un cadre explicatif général s'appliquant aussi bien aux propos isolés qu'aux séquences de phrases. On pourrait le vérifier en reprenant les exemples [5], [6], ou [7], mais en voici un autre, extrait d'un dialogue entendu sur un marché:

[10] (Situation: une dame (A) regarde des pommes de terre à l'étalage d'un marchand (B) des 4 saisons):

A: Y a des pousses.

B: Ah/ i fait beau (A dubitative). Nous aussi on pousse quand i fait beau (en regardant la dame)

La réplique de B comporte tout d'abord un "Ah" que l'on peut interpréter comme une marque de ratification: B reconnaît que ses pommes de terre ne sont pas de la meilleure qualité. B produit ensuite une assertion sur la météorologie qui paraît à A sans rapport avec le fait que les pommes de terre vendues par B présentent des pousses (cf. la mimique de A). Au vu de ce signe ostentatoire, B formule une affirmation destinée à permettre à A d'accéder à une interprétation de son assertion météorologique qui paraisse, cette fois-ci, conforme au principe de pertinence. Il fournit en effet, rétrospectivement, à A (qui certainement n'y avait pas pensé !) un moyen de récupérer sous la forme d'une assertion justificative l'effort de traitement qu'elle avait dû mobiliser (vainement) pour interpréter son propos antérieur.

Comme les analyse gricéennes ou néogricéennes, la théorie de la pertinence voit donc dans la recherche de pertinence optimale un principe général

d'interprétation du discours. Elle complète, enrichit et rectifie ces analyses sur plusieurs points qui sont essentiels. D'abord, elle propose un cadre explicatif qui vaut pour la communication sous toutes ses formes, en particulier pour la communication linguistique. Dans ce cadre, les phénomènes de cohérence discursive, les calculs développés par les sujets pour établir un rapport entre des énoncés produits à la suite⁵, ne sont pas d'une nature différente de ceux que l'on rencontre dans l'interprétation des énoncés isolés. **L'interprétation de la cohérence du discours**, si l'on tient à garder cette notion notamment pour les cas où le contexte textuel joue un rôle essentiel, **n'est donc jamais qu'une forme particulière d'application du principe de pertinence**. La théorie de D.Sperber et D.Wilson propose par ailleurs de définir la pertinence en termes d'équilibre entre les gains informationnels et les coûts de traitement. Ce point, incidemment évoqué dans les analyses sur la cohérence du discours, occupe désormais, et fort justement, une place centrale dans les discussions sur le sujet.

Par delà ces indiscutables avancées, il reste que les analyses du genre de celles présentées ci-avant à propos de 8 à 10, ou du genre de celles que l'on trouve chez D.Sperber et D.Wilson et chez les auteurs cités un peu plus haut gardent encore, comme celles que l'on rencontre dans **l'analyse procédurale du discours** évoquée ci-avant (cf. R. de Beaugrande et W.Dressler 1981), un caractère largement ad-hoc et a posteriori. Sans doute comprend-on mieux le pourquoi des processus mis en jeu dans l'interprétation du langage, mais les dérivations reconstituées ne sont fondées que sur l'intuition, laquelle est forcément insuffisante étant donné l'opacité et l'extrême complexité des opérations en jeu. L'appui sur les observations psycholinguistiques existantes, le développement de recherches nouvelles dans ce secteur, apparaissent donc comme nécessaires si l'on veut étayer (et enrichir) les modèles théoriques échafaudés à partir du seul examen (fût-il très subtil) des usages communicationnels. Cette tâche s'impose d'autant que les processus impliqués dans l'interprétation de la pertinence ou cohérence du discours mettent en jeu, pour une part essentielle (au demeurant parfois exagérée⁶), les

⁵- Ce critère de présentation, comme le soulignent G.Brown & G.Yule (1983, p. 65 et 199 notamment) est capital. Le fait qu'une séquence soit énoncée d'un bloc ou écrite à la suite est un indice matériel déterminant pour le récepteur qui y voit la manifestation ostentatoire si ce n'est d'une intention unique (il ne faut pas exclure bien entendu les possibilités de rupture, de digression, etc. du reste généralement signalées au plan configurationnel), au moins la trace d'une pensée qui se développe selon une certaine ligne supposée (par défaut) continue et conséquent.

⁶- L'attention portée aux processus centraux de caractère plus ou moins attentionnel et réflexif ne saurait conduire à ignorer qu'une part importante des opérations impliquées dans la compréhension est automatique ou, pour le moins partiellement automatisée (cf. par exemple le parsing syntaxique, la résolution des ellipses).

connaissances générales des sujets, leurs capacités de raisonnement, leur habileté à développer des associations. Or on peut se demander s'il est possible de formuler sur ces opérations typiquement centrales la moindre prédiction scientifiquement contrôlable (cf. J.Fodor 1983). Nous n'allons pas revenir sur ce point que nous avons abordé ailleurs (cf. M.Charolles 1990), si ce n'est pour dire que la meilleure façon de défendre les recherches dans ce domaine consiste encore à chercher à les étayer empiriquement de façon à montrer que les processus en jeu ne sont pas totalement imprévisibles.

Ce travail⁷ n'est évidemment pas antinomique avec l'approfondissement des analyses linguistiques. C'est ce que nous allons du reste faire dans la suite de cet article en revenant sur un point déjà évoqué dans la seconde partie à savoir le rôle des relations causales et référentielles dans l'interprétation de la cohérence. Nous discuterons dans la dernière partie quelques données psycholinguistiques en rapport avec ce problème.

IV. TYPOLOGIE DES RELATIONS DE COHERENCE ET FORCE DE LA PERTINENCE

Dans les travaux se réclamant de la théorie de la pertinence, comme du reste dans la tradition gricéenne de l'analyse du discours, les exemples envisagés sont, la plupart du temps, empruntés à la conversation (cf. 5 à 10 ci-avant). Ce choix n'est pas sans conséquences pour la discussion. Les situations de communication orale comportent en effet des indices contextuels qui sont infiniment plus diversifiés (mimiques, accents, données sur l'environnement physique, connaissance des participants, etc.) que ceux dont on dispose lorsque par exemple on lit le début d'un texte de fiction. Dans ce genre de situation le lecteur sait bien entendu que l'auteur ne peut avoir la moindre idée du contexte, en particulier matériel, dans lequel ses propos vont être lus de sorte que ce contexte ne peut (sauf cas très marginal) servir d'input à aucune hypothèse pertinente pour la compréhension. Autre trait remarquable: lorsqu'un lecteur prend connaissance des premières lignes d'un roman, hormis éventuellement quelques données sur la collection, l'auteur, le genre du texte qui ne sont bien évidemment pas négligeables, il ne peut s'appuyer sur aucune information tirée du discours antérieur, il n'a comme seule ressource que des connaissances communes, des schémas d'actions plus ou moins admis, bref, il

⁷- Bien amorcé dans G.Brown et G.Yule (1983).

ne peut que raisonner par défaut, quitte à rectifier ensuite si besoin l'interprétation initialement retenue.

Lorsque l'on envisage de tels contextes il est intéressant de remarquer que, dans l'établissement des liens de cohérence, les **inférences causales** tendent à l'emporter sur les autres relations notamment temporelles. Imaginons en effet un texte commençant par:

[11] Albert siffla. Un lièvre détala.

il y a fort à parier que nous inférerons que le coup de sifflet émis par le personnage a fait détalier un lièvre. Bien entendu, le déclenchement de cette interprétation est fonction de notre savoir d'arrière-plan. Si au lieu de [11] le texte avait commencé par:

[12] Albert siffla. Un coup de tonnerre retentit.

il ne nous serait vraisemblablement pas venu à l'esprit d'établir un rapport du même genre entre les faits rapportés. Avec:

[13] Albert siffla. De la fumée monta à l'horizon.

on a plus de peine à faire des prédictions sur l'interprétation qui risque d'être retenue par le lecteur, mais il n'est pas interdit de penser que, comme en [11], celui-ci sera assez naturellement porté à calculer que l'apparition de fumée à l'horizon a un certain rapport avec le comportement du personnage, par exemple qu'elle est provoquée par un agent répondant au signe transmis par Albert. On notera que dans tous ces exemples l'interprétant pourrait parfaitement se contenter d'une relation de succession temporelle voire de simple contiguïté spatiale, ce qui n'a pas l'air d'être le cas.

Dans les emplois de cette sorte, on a, expliquent D.Wilson et D.Sperber (1993), affaire des "**connotations temporelles ou causale**" qui ne sont pas dérivables directement du contenu codique des énoncés et singulièrement pas des temps verbaux (même si ceux-ci conditionnent l'apparition des effets interprétatifs relevés), ni justifiables à l'aide de maximes d'ordre (à la H.P.Grice 1967) ou de principes à la D.Dowty (1986) ou à la S.Levinson (1983). Pour rendre compte correctement de ces phénomènes il faut, comme le montrent D.Wilson et D.Sperber, adopter un point de vue radicalement pragmatique faisant interagir "la signification de la (des) phrase(s), des facteurs cognitifs généraux et le critère de cohérence avec le principe de pertinence" (p. 21). Si en effet, dans 11, le lecteur induit spontanément une relation causale entre le coup de sifflet d'Albert et la fuite d'un lièvre c'est parce que cette relation est la plus pertinente, la plus informative que l'on puisse établir entre ces faits, et parce que rien dans nos connaissances

communes et dans ce que nous supposons être le monde représenté par le discours ne s'oppose à sa validité.

L'idée selon laquelle, toutes choses égales par ailleurs, nous préférons les relations causales aux relations moins fortes se trouve déjà, ainsi du reste que beaucoup d'autres idées discutées ici⁸, chez **Hume** dans ses *Essays on Human Understanding* (1748). Hume relève en effet que " les événements ou les actions que l'écrivain rapporte doivent être liés entre eux par quelque attache ou quelque noeud : ils doivent se rapporter les uns aux autres dans l'imagination et former une sorte d'unité, qui les puisse faire entrer sous un seul plan ou une seule vue, et qui puisse être l'objet ou la fin de l'écrivain dans sa première entreprise", à quoi il ajoute que "l'espèce la plus habituelle de rapport entre les différents événements qui entrent dans une composition narrative est celle de cause à effet" (p. 74). L'historien, contrairement au romancier se contente, continue Hume, de suivre l'ordre des choses mais il s'efforce d'en reconstituer la chaîne, de la "couler dans une narration" car "il voit que la connaissance des causes est non seulement la plus satisfaisante, cette relation ou connexion étant la plus forte de toutes, mais aussi la plus instructive ; car c'est cette connaissance seule qui nous rend capables de dominer les événements et de gouverner l'avenir" (p. 74).

Hume, une fois montré que les liaisons que nous percevons entre les états de choses ne sont pas dans le monde sensible mais dans notre esprit qui l'interprète, pose ensuite qu'"il y a seulement trois principes de connexion entre les idées, à savoir **ressemblance**, **contiguïté** dans le temps ou dans l'espace, et relation de **cause à effet**" (p.72). En fait, comme le reconnaît du reste plus ou moins Hume, ces trois principes sont loin d'épuiser toutes les relations que peuvent entretenir les idées susceptibles de nous venir à l'esprit. Nous voudrions cependant montrer que, en raisonnant à partir de ces trois principes, on peut déjà mettre le doigt sur un certain nombre de points qui ne sont pas sans intérêt pour les questions abordées ici.

Soit donc, pour commencer, la petite série d'exemples suivants qui sont très simplistes:

⁸- On trouve dans les "Essais sur l'entendement humain" des propos sur la conversation qui anticipent d'une façon saisissante le fameux principe de coopérativité de H.P.Grice (la place nous manque pour les reproduire) et même, comme on le vérifiera dans la brève citation ci-après, l'idée, chère à D.Sperber et D.Wilson, d'un équilibre entre les coûts et les gains : "l'homme, écrit en effet Hume (sans doute sous l'influence de son condisciple et ami l'économiste Adam Smith) ne perd jamais de vue toute fin, ni ne fera tant que de gaspiller ses pensées ou ses réflexions, lorsqu'il n'espère pas en retirer une satisfaction quelconque".

- [14] Paul glissa. Un vase tomba.
- [15] Paul glissa. Sophie tomba dans les pommes.
- [16] Léon fit la sieste. Sophie regarda la TV.
- [17] Max rentra dans un café. Sa femme fila au supermarché.
- [18] Marcel perdit 500F au loto. Marie se cassa la jambe en sortant de la messe.
- [19] Marcel perdit 500F au loto. Marie rencontra l'homme de sa vie.

Admettons que [14] et [15] induisent une interprétation causale, que [16] et [17] ne supportent par contre qu'une relation de contiguïté temporelle et spatiale et que [18] et [19] soient des cas de ressemblance (positive dans [18] et oppositive dans [19]). Dans [14] et [15], interprétation causale s'impose naturellement, nous le supposerons, étant donné les faits rapportés et la connaissance que nous pouvons en avoir. Cette interprétation implique une relation de contiguïté temporelle, en l'occurrence une relation de précédence (incluse dans la définition de la relation de cause) avec intervalle court, ainsi qu'une relation de contiguïté spatiale. Il ne viendrait en effet pas à l'idée d'un lecteur rencontrant par exemple [15] au début d'un roman d'imaginer que Sophie perd connaissance par télépathie dans un lieu éloigné de celui où Paul glisse. Les actions rapportées dans [16] et dans [17] n'entrant pas immédiatement dans un schéma causal, on peut conjecturer que le lecteur se contentera de supposer qu'elles se passent dans un même lieu et qu'elles sont concomitantes, sans qu'il y ait toutefois précédence. Avec:

- [20] Albert lava la salade. Louise mit la viande à cuire.
- [21] Paul monta dans sa voiture. Il alluma le contact.

il est vraisemblable que l'interprétant irait au-delà et verrait dans les deux cas l'illustration d'un "scénario". Il y aurait donc intégration des événements dans une séquence conventionnelle gouvernée par un but jouant le rôle d'une sorte de déclencheur causal. On notera encore qu'avec [16] et [17] la relation de contiguïté spatio-temporelle, et a fortiori la relation causale (cf [15]) a probablement une incidence sur la façon dont nous nous représentons spontanément les liens entre les personnages. Non seulement nous les imaginons réunis dans un même lieu, mais en plus nous les supposons liés par des relations familiales, affectives, etc., donc par une certaine forme de ressemblance (ou de dissemblance) relativement à un certain critère qu'ils partagent (ou ne partagent pas). Dans [18] et [19], il y a ressemblance ou isotopie entre les faits dénotés. Quand on réfléchit à la façon dont on comprend de tels exemples on a l'intuition cependant que le lecteur a tendance, là encore, à concevoir que les faits dénotés doivent être liés par un rapport de contiguïté spatio-temporelle, lequel entraîne avec lui l'idée d'une relation entre les acteurs.

Les intuitions qui précèdent militent en faveur de l'idée qu'il existe une **hiérarchie** parmi les liaisons entre états de choses susceptibles d'être exploitées lors de la compréhension⁹. Les sujets, à supposer que rien dans leurs savoirs encyclopédiques ne vienne bloquer leur déclenchement, semblent rechercher en priorité des relations causales. Ces connexions causales tirent avec elles, comme on l'a vu, des relations aussi bien de contiguïté spatio-temporelle que de ressemblance entre actants. Lorsqu'ils ne se sentent pas autorisés à développer de tels schémas, les compreneurs tendent par contre à se raccrocher aux premières relations soit de contiguïté soit de ressemblance qui leur paraissent inférables du contenu des énoncés. Ces relations une fois établies en entraînent d'autres, l'interprétation par contiguïté amenant à l'inférence de relations de ressemblance et inversement.

Les remarques que l'on vient de développer n'étant fondée que sur l'intuition réflexive ne fournissent, au mieux, comme du reste toutes celles que l'on rencontre dans les travaux de linguistique ou de philosophie sur le sujet, que des hypothèses appelant des investigations psycholinguistiques (cf. ci-après). Pour continuer encore un peu dans la veine adoptée jusqu'ici il n'est pas sans intérêt cependant de chercher à étayer l'idée de **hiérarchie des "liaisons entre idées"** (comme dirait Hume) à partir de quelques extraits de discours non fabriqués.

Soit donc tout d'abord l'extrait suivant tiré d'un article de presse (*Le Nouvel Observateur* 31/12/93-O5/01/94):

[22] "(Robert Altman ...) a perdu 30 kilos et à 68 ans a abandonné enfin son apparence de Père Noël mâtiné de Méphisto. Il mesure 1,93, et son film dure trois heures et sept minutes. Voici pour les statistiques vitales. Pour le reste Altman a gardé son sourire de madone et son humour de crocodile ..."

Lorsqu'on lit ce passage on peut être tenté de comprendre, dans un premier temps, qu'il y a plus qu'un rapport de ressemblance entre la taille importante de R.Altman et la durée également importante de son film. Il se peut que l'on voie entre ces deux informations un rapport de causalité en vertu d'un topos du genre: plus on est fort

⁹- Dès lors que l'on raisonne en termes de hiérarchie entre connexions cela suppose que l'on dispose d'une typologie des dites relations. Celle que nous tirons de Hume est assurément très schématique, mais elle présente l'avantage par rapport à celles que l'on trouve par exemple chez J.Hobbs (1978), W.Mann & S.Thompson (1988 entre autres), G.Redecker (1990, 1991) ou T.Sanders et alii (1992) de se situer très clairement au niveau des "idées". Il n'y a donc, en principe, aucun risque de confusion, comme c'est le cas chez les auteurs qui viennent d'être mentionnés, avec un répertoire raisonné des marques de cohésion qui sont toujours relatives aux différentes langues envisagées. Il n'est cependant pas interdit de penser que les langues ne font jamais que codifier sous la forme d'expressions relationnelles des modes de liaisons entre idées qui sont universels (d'où l'intérêt des études "cross linguistic"). Les typologies de relations de cohérence-cohésion, malgré leurs défauts, ne méritent donc pas forcément les critiques (cf. D.Blakemore 1988, R.Blass 1990) de principe qu'on leur réserve parfois

physiquement plus on est prolix dans la créativité, la verdeur impliquant la productivité artistique. La suite du texte ("voici pour les statistiques vitales") apparaît justement comme une volonté, de la part du locuteur, d'éliminer cette hypothèse contextuelle, ce qui confirme indirectement que l'auteur de l'article a bien perçu qu'elle risquait de s'imposer dans l'esprit de ses lecteurs. Autre exemple: une nouvelle de J.Cortazar commence ainsi:

[23] "En un certain village d'Ecosse, on vend des livres avec une page blanche glissée au milieu des autres. Si un lecteur débouche sur cette page blanche quand sonne trois heures, il meurt.

Sur la place du Quirinal à Rome, il y a un point que connaissent les initiés jusqu'au XIX^{me} siècle et d'où, les jours de pleine lune, on voit bouger lentement les statues des Dioscures luttant avec leurs chevaux cabrés.

A Amalfi, au bout de la côte, il y a une jetée qui s'avance dans la mer et dans la nuit. On y entend aboyer un chien bien au-delà du dernier réverbère. ..."

Le lecteur, dans l'incapacité d'établir le moindre lien causal entre les faits rapportés, ne peut se rabattre sur leurs relations de contiguïté spatiale (du fait de la disjonction, explicitement marquée, des lieux), non plus que temporelle (les événements signalés ne renvoyant à aucune période du temps déterminé). Il ne lui reste donc guère, comme planche de salut pour satisfaire l'exigence de cohérence, que la ressemblance. De fait, les événements mentionnés paraissent tous bizarres, singuliers, un tantinet inquiétants - ce que confirme (ou annonce) d'ailleurs le titre de la nouvelle: "Instructions pour avoir peur" (in *Cronopes et fameux*). Lorsque aucune des liaisons envisagées ici n'est aisément accessible, le texte a toutes les chances de paraître extrêmement problématique. Il en va de la sorte, nous semble-t-il, avec le texte suivant:

[24] "Bannis de Krypton, Non, Ursa et le général Zod errent dans l'espace. Le redoutable Lex Luthor et son complice Otis croupissent en prison. Mais trois terroristes ont pris position en haut de la Tour Eiffel et menacent d'y faire exploser une bombe atomique, contraignant Superman à reprendre du service. Ne serait-ce que pour sauver Lois Lane, sa collègue journaliste qui s'est dissimulée sous l'ascenseur où les criminels se sont réfugiés, à l'affût d'un scoop, Superman sauve du même coup Lois et Paris en projetant bombe et terroristes dans l'espace ..." (Magazine TV, présentation du film *Superman II*)

dans lequel on a beaucoup de mal à établir spontanément un rapport entre les faits mentionnés dans la première phrase et ceux évoqués ensuite. Bien entendu le lecteur n'imagine pas un seul instant que le film n'apporte pas de solution à cette question, mais le texte de présentation, tel qu'il est, ne fournit guère de voies pour cela. L'apparente concomitance temporelle (que l'on est tenté d'explicitier à l'aide d'un "au même moment") entre les faits mentionnés dans la seconde phrase et l'occurrence de "mais" suggèrent un scénario du genre "prise d'otages en vue de libérer des malfaiteurs". Toutefois, même à supposer un lecteur développant le

texte dans le sens de ce scénario stéréotypique, comment pourra-t-il y raccrocher la première phrase ? La connexion causale est impossible, la disjonction spatiale est très sensible et l'on ne voit pas du tout de rapports entre les personnages. Ne restent alors que la contiguïté temporelle et une vague isotopie reliant l'espace aux bombes atomiques (cf. la fin du texte). Cela est bien faible et sans doute insuffisant pour le lecteur, mais peut-être stimulant pour le téléspectateur !

V- LIAISONS ENTRE FAITS ET CONTINUITÉ RÉFÉRENTIELLE.

Pour finir nous allons rapidement revenir sur un problème évoqué un peu plus haut à propos de l'étude de A.Black, P.Freeman et P.N.Johnson-Laird (1986). Ce problème, pour reprendre les termes des auteurs, est celui des rapports entre **plausibilité événementielle** et **cohérence référentielle**. Dans leur étude A.Black et alii se demandent ce qui est le plus crucial pour la compréhension (la construction d'un modèle mental): est-ce, comme P.N.Johnson-Laird (1983) l'explique, le fait qu'il y ait référence à des entités antérieurement introduites dans le modèle (continuité référentielle) ou est-ce le fait qu'il mette en jeu des états de choses susceptibles d'être reliés inférentiellement (plausibilité événementielle) ?

Les auteurs rapportent dans cet article les résultats obtenus à la suite de deux expérimentations. Dans la première, ils manipulent, à l'aide d'un système du type cadavre exquis, la plausibilité de courts textes rédigés par développement d'une matrice ne comportant aucun SN ou pronom. Les scores obtenus dans une épreuve de rappel baissent quand l'implausibilité augmente. Les textes peu plausibles apparaissent donc, disent-ils, comme "plus difficiles à comprendre et à mémoriser" et les résultats suggèrent que les difficultés rencontrées par les sujets varient en fonction de leur capacité à construire des connexions entre les événements. Dans une seconde épreuve bâtie sur le même principe le degré de plausibilité est également manipulé sauf que, dans les différentes versions on garde les SN et les pronoms, ce qui préserve la continuité référentielle. Les scores recueillis dans cette seconde épreuve sont quasiment identiques à ceux obtenus dans la première, ce qui montre que le degré de plausibilité a une incidence même quand la cohérence référentielle est préservée.

Le protocole adopté ne permet pas de se faire une idée des zones du texte où les sujets rencontrent le plus de difficultés (pas de mesure des temps de lecture, pas d'enregistrement des mouvements oculaires). Néanmoins, il montre que la préservation d'une certaine cohésion référentielle n'a pas d'incidence, à niveau de plausibilité/implausibilité égale, sur les performances des sujets, ce qui infirme

l'hypothèse d'une primauté de ce type de relations lors de l'interprétation de la cohérence. Comme l'expliquent très bien les auteurs, le calcul des relations entre les objets du discours et celui présidant à l'établissement des connexions entre les états de choses ne sont disjoignables qu'en théorie, dans les faits **"les deux facteurs sont importants parce qu'ils interagissent"** (p. 59). "Ces deux facteurs sont difficiles à démêler parce qu'ils reposent souvent, tous les deux, sur des "inférences basées sur des connaissances du monde" (p.58).

A.Black et alii notent également, comme nous l'avons fait un peu plus haut, que la reconnaissance d'une liaison causale entre deux événements a une incidence sur les relations entre les participants. Ils reprennent, pour illustrer ce point, un texte fabriqué par J.K.Keenan, S.D.Baillet, P.Brown (1984):

[25] "La situation devenait très tendue. Soudain Jean envoya un coup de poing à Georges qui tomba KO. Marie se mit à crier. Je me précipitai sur le téléphone et appelai la police. Kathy courut chercher un docteur."

dans lequel on voit bien que l'inférence de liens causaux entre les événements successifs a pour conséquence immédiate que nous ne pouvons concevoir les personnes autrement que comme participant à une même scène, ce qui implique déjà une forme de relation entre eux. Dans [25], il n'y a aucune anaphore et l'on ne peut donc pas mesurer l'interaction entre le niveau des liaisons causales et celui de l'établissement de la référence. Cette incidence peut cependant être appréciée indirectement, disent A.Black et alii, à partir d'une expérience intéressante due également à J.K.Keenan et alii. Dans cette expérience J.K.Keenan et alii mesurent le temps mis par les sujets pour lire une phrase comme:

[26] "Le lendemain son corps était couvert de bleus."

selon qu'elle apparaîât à la suite de l'une ou l'autre des phrases suivantes:

[27]"Le grand frère de Joey n'a pas cessé de le battre."

[28]"En descendant la côte, Joey est tombé de sa bicyclette."

[29]"La mère de Joey était furieusement en colère contre lui."

[30]"Joey est allé jouer chez les voisins."

Les auteurs observent que ce temps augmente suivant que baisse le "degré de force de la relation causale", les sujets consacrant apparemment plus de temps à élaborer ce lien lorsque la connexion est moins immédiatement accessible. Comme dans tous les cas la phrase-cible est liée anaphoriquement à la phrase qui lui sert de contexte, cela prouve, disent J.K.Keenan et alii, que les sujets ne se contentent pas, lorsqu'ils lisent par exemple [26] dans un contexte du genre de celui manipulé dans leur matériel, de relever que les faits concernent un même individu, ils essaient, en plus, d'établir des "knowledge based relations" (p. 120) entre ces faits. Ces résultats vont dans le même sens que ceux obtenus par A.Black et alii. Ces derniers,

commentant les analyses de J.K.Keenan et alii, relèvent encore un point intéressant. Ils font remarquer que la résolution référentielle du SN possessif "son corps" est beaucoup plus facile dans le contexte de [27] où le lien avec "battre" est direct que dans le contexte de [29] qui n'implique, à première vue, aucune relation avec le corps de Joey, ce qui suggère, disent-ils, que la difficulté d'accès à une connexion causale va de pair (interagit) avec celle requise dans la résolution d'un lien de référence.

Les quelques données expérimentales qui viennent d'être rappelées¹⁰ vont dans le sens des extrapolations linguistiques et philosophiques développées dans la partie précédente. Ces données plaident plutôt en faveur d'une **prééminence des liaisons causales sur les relations de (co)référence**, l'établissement de ces dernières apparaissant comme une sorte de conséquence des premières. Les résultats expérimentaux ne permettent cependant pas de conclure avec certitude sur ce point de sorte que l'honnêteté oblige à s'en tenir au simple constat qu'il y a **interaction** entre ces deux types d'élaboration inférentielle. .

L'intrication des opérations présidant à l'établissement de connexions entre les états de choses et celles requises pour l'établissement des relations référentielles apparaît du reste bien, intuitivement, lorsque l'on examine l'emploi suivant:

[31]"LE NÉO-NAZI DRESSAIT SES ENFANTS À TUER.
IDA, 17 ANS, ABAT SON PÈRE D'UNE BALLE DANS LA NUQUE"
(Titre d'un journal à sensation *Le nouveau détective*)

où l'on a effectivement beaucoup de mal à savoir si nous inférons immédiatement que Ida est la fille du sinistre personnage en question, ou si nous établissons cette relation seulement après avoir reconnu dans le fait rapporté par la seconde phrase une conséquence pertinente de l'information véhiculée par la première. Ce qui est de toute façon clair c'est que, lorsque les deux phrases sont présentées à la suite comme c'est le cas ici, nous ne pouvons pas nous empêcher d'interpréter le fait que Ida ait assassiné son père indépendamment du fait communiqué juste avant. L'inférence de pontage qui est alors la plus immédiatement accessible consiste à voir dans le parricide d'Ida un résultat, un effet, du fait mentionné auparavant, ce qui entraîne l'inférence comme quoi elle entretient un certain rapport avec le néo-nazi en question, ce qui fait que nous interprétons spontanément le possessif "son

¹⁰. Il y a de très nombreuses études psycholinguistiques sur l'inférence: cf. par ex. celles relativement récentes rassemblées dans A.Balota et alii 1990, avec une intéressante synthèse-discussion de A.Sanford. Voir également S.Garrod et alii 1990, L.Noordman & W.Vonk 1992, L.Noordman, W.Vonk & H.Kempf 1992, K.Millis & M.A.Just 1994.

père" comme renvoyant au néo-nazi. Cette inférence se maintient si l'on modifie [31] comme suit:

[32]- "Le néo-nazi dressait ses enfants à tuer.

Ida, 17 ans, abat son institutrice d'une balle dans la nuque"

ce qui montre bien qu'elle n'est pas directement induite à partir de l'occurrence du SN démonstratif "son père".

Ces dernières remarques militent, comme les résultats expérimentaux rappelés auparavant, en faveur de l'idée que les processus d'élaboration inférentielle mis en oeuvre pour le calcul des liaisons entre états de choses et ceux mis en oeuvre pour l'établissement des liens de référence non seulement interagissent mais suivent un **développement parallèle** dans un **processus complexe de renforcement ou d'inhibition réciproque** aboutissant à l'émergence d'une interprétation globale.

Dans cette étude nous n'avons pas abordé la question, essentielle pour le linguiste, de savoir en quoi les marques de cohésion peuvent contribuer à l'établissement de liens de cohérence. Ce point, qui reste donc à préciser, peut cependant être éclairé par les remarques qui précèdent. On notera en effet que les liaisons entre états de choses renvoient préférentiellement à des marques du genre connecteurs ou introducteurs de cadres circonstanciels alors que la continuité référentielle repose sur le système de l'anaphore. L'hypothèse selon laquelle les liaisons entre états de choses et les relations de coréférence sont développées en parallèle met sur la voie d'une explication à l'observation, rappelée en I, que ces marques relevant de différents plans d'organisation cooccurrent très souvent dans le discours.

Conclusion.

Après avoir rappelé que l'analyse des différents systèmes de marques contribuant à la cohésion du discours était une des tâches essentielles et spécifiques des linguistes travaillant dans ce domaine, nous avons vu que, pour rendre compte des phénomènes de cohérence discursive, il n'était pas possible d'en rester là. La recherche de principes explicatifs oblige à adopter le point de vue d'une pragmatique radicale qui conduit à développer des hypothèses sur les processus interprétatifs mis en oeuvre par les sujets dans la compréhension. Pour dépasser les

conjectures fondées sur la seule intuition réflexive il n'est cependant d'autre solution, une fois ce pas franchi, que de chercher à les tester psychologiquement dans le cadre de modèles cognitifs où ces opérations sont envisagées en temps réel. Les résultats déjà obtenus dans ce secteur vont plutôt, comme les observations linguistiques et philosophiques, dans le sens d'hypothèses interactionnistes. Mais un grand nombre d'aspects des opérations mises en oeuvre dans l'interprétation des discours demeure mystérieux. Il reste donc beaucoup de choses à faire dans ce champ d'étude qui demeure particulièrement difficile et risqué.

Références bibliographiques:

- ADAM J.M., 1990, *Eléments de linguistique textuelle*, Bruxelles, Mardaga.
- BALOTA D.A., FLORES D'ARCAIS G.B. & RAYNER K eds., 1990, *Comprehension Processes in Reading*, Hillsdale New Jersey, LEA.
- BELLERT I., 1970, "On a condition of the coherence of texts", *Semiotica*, n°4, 335-363.
- BENVENISTE E., 1974, *Problèmes de linguistique générale*, T2, Paris, Gallimard.
- BERRENDONNER A., 1976, "De quelques aspects logiques de l'isotopie", *Linguistique et Sémiologie*, 1, 117-135.
- BERRENDONNER A. & REICHLER-BEGUELIN M.J., 1989, "Décalages: les niveaux de l'analyse linguistique", *Langue Française*, 81, 99-125.
- BLACK A., FREEMAN P. & JOHNSON-LAIRD P.N., 1986, "Plausibility and the comprehension of text", *British Journal of Psychology*, 77, 51-62.
- BLAKEMORE D., 1988, "The organization of discourse", in Newmeyer ed. *Linguistics: The Cambridge Survey. I Linguistics: Foundations*, 229-250.
- BLASS R., 1990, *Relevance relations in discourse*, Cambridge, CUP.
- BOSCH P., 1983, *Agreement and anaphora: A study of the role of pronouns in syntax*, New-York, Academic Press.
- BOSCH P., 1988, "Representing and Accessing Focussed Referents", *Language and Cognitive Processes*, 3, 3, 201-231.
- BROWN G. & YULE G., 1983, *Discourse analysis*, Cambridge University Press.
- CHAROLLES M., 1978, "Introduction aux problèmes de la cohérence des textes", *Langue Française*, 38, 1978, 7-42.
- CHAROLLES M., 1983a, "Coherence as a principle in the interpretation of discourse", *Text*, 3-1, 71-99.
- CHAROLLES M., 1983b, "Towards an heuristic approach to text-coherence problems", in F. Neubauer ed. *Coherence in natural language texts*, Hamburg, Buske.
- CHAROLLES M., 1987, "Les connecteurs et la portée de "selon"" in *Revue Européenne des Sciences Sociales*, Genève, Droz, T XXV, n°77, 243-271.
- CHAROLLES M., 1988, "Les études sur la cohérence, la cohésion et la connexité textuelles depuis la fin des années 1960", *Modèles Linguistiques*, X, 2, 45-66.
- CHAROLLES M., 1989, "Coherence as a principle in the Regulation of Discursive Production", in K.Heydrich, F.Neubauer, J.S.Petöfi, E.Sözer eds *Connexity and Coherence, Analysis of text and discourse*, Berlin, New-York, W. de Gruyter, 3-16.

- CHAROLLES M., 1990, "Coût, surcoût et pretinence", *CLF*, 11, 127-149.
- CHAROLLES M., 1992, "La veuve et l'orphelin ou: comment les îlots anaphoriques refont surface", in J. E. Tyvaert ed. *Lexique et inférence(s)*, Paris, Klincksieck, 131-175.
- CHAROLLES M., 1993, "Les plans d'organisation du discours et leurs interactions" in S. Moirand et al. eds., *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Berne, Peter Lang, 301-315.
- CLARK H., 1977, "Bridging", in P.N. Johnson-Laird & P.C. Wasow eds. *Thinking*, Cambridge, CUP, 411-420.
- COMBETTES B., 1992, "Grammaire de phrase et contraintes textuelles: le cas des constructions détachées", *Verbum*, 149-163
- CORBLIN F., 1987a, *Indéfini, défini et démonstratif*, Genève, Droz.
- CORBLIN F., 1987b, "Sur la notion de connexion", *Le Français Moderne*, 3/4.
- CORNISH F., 1990, "Anaphore pragmatique, référence, et modèles du discours", in G. Kleiber & J.E. Tyvaert eds. *L'anaphore et ses domaines*, Paris, Klincksieck, 81-96.
- de BEAUGRANDE R. & DRESSLER W., 1981, *Introduction to text linguistics*, London, Longman.
- DE MULDER W., 1990, "Anaphore définie versus anaphore démonstrative: un problème sémantique", in G. Kleiber & J.E. Tyvaert eds. *L'anaphore et ses domaines*, Paris, Klincksieck, 143-158.
- DOWTY D., 1986, "The effects of aspectual class on the temporal structure of discourse: semantics or pragmatics ?", *Linguistics and Philosophy*, 9, 37-61.
- DUCROT O., 1972, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann.
- EHRlich S., 1990, *Point of view*, London New-York, Routledge.
- FODOR J., 1983 (1986), *La modularité de l'esprit*, Paris, Minuit.
- FRADIN B., 1984, "Anaphorisation et stéréotypes nominaux", *Lingua*, 64, 325-369.
- GARROD S., O'BRIEN E., MORRIS R. & RAYNER K., 1990, "Elaborative Inferencing as an Active or Passive Process", *Journal of Experimental Psychology*, 16, 2, 250-257.
- GRICE H.P., 1967 (1989), *Studies in the way of words*, Hillsdale, New Jersey, LEA.
- GRICE H.P., 1975 (trad. fr. 1979), "Logique et Conversation", *Communications*, 30, 57-72.
- HALLIDAY M.A.K. & HASAN R., 1976, *Cohesion in English*, London, Longman.
- HOBBS J.R., 1978, "Why is discourse coherent", SRI international, also in F. Neubauer ed. 1983 *Coherence in natural language texts*, Hamburg, Buske, 29-71.
- HUME D., 1748 (ed. fr. 1983), *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Garnier-Flammarion.
- JAKOBSON R., 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- JOHNSON-LAIRD P.N., 1983, *Mental Models*, Cambridge, CUP.
- KEENAN J.K., BAILLET S.D. & BROWN P., 1984, "The effects of causal cohesion on comprehension and memory", *Journal of Verbal Learning and Verbal Behaviour*, 23, 115-126.
- KINTSCH W & van DIJK T.A., 1978, "Toward a model of text comprehension and production", *Psychological Review*, 85, 363-394.
- KLEIBER G., 1990, "Quand 'il' n'a pas d'antécédent", *Langages*, 97, 24-50.
- KLEIBER G., 1992a, "Cap sur les topiques avec le pronom 'il'", *L'information Grammaticale*, 54, 15-26.
- KLEIBER G., 1992b, Anaphore-Deixis: deux approches concurrentes, in M.A. Morel, L. Danon-Boileau eds *La deixis*, Paris, PUF, 613-626.
- LEVINSON S., 1983, *Pragmatics*, Cambridge, CUP.

- MANN W.C. & THOMPSON S., 1988, "Rhetorical Structure Theory: Toward a functional theory of text organization", *Text*, 8/3, 243-281.
- MILLIS K. & JUST M.A, 1994, "The Influence of Connectives on Sentence Comprehension", *Memory and Language*, 33, 128-147.
- MILNER J.C., 1989, *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil.
- MOESCHLER J., 1988, "Pragmatique conversationnelle et pragmatique de la pertinence", *CLF*, 9, 65-85.
- MOESCHLER J., 1989, *Modélisation du dialogue*, Paris, Hermès.
- MOESCHLER J., 1993, "Relevance and conversation", *Lingua*, 90, 149-171.
- MOESCHLER J., 1994, "How do we know that what we mean is understood ? Hypothesis and warranty of uptake in conversation", H.Parret ed. *Pretending to communicate*, Berlin-New-York, Walter de Gruyter, 33-47.
- NOLKE H, à par., *Linguistique modulaire: De la forme au sens*.
- NOORDMAN L. & VONK W., 1992, "Readers' Knowledge and the Control of Inferences in Reading", *Language and Cognitive Processes*, 7, 3/4, 373-391.
- NOORDMAN L., W.VONK & KEMPF H., 1992, "Causal inferences during the Reading of Expository Texts", *Memory and Language*, 31, 573-590.
- RASTIER F., 1987, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- REBOUL A., 1989, "Résolution de l'anaphore pronominale: sémantique et/ou pragmatique", *CLF*, 10, 77-100
- REBOUL A., à par., "L'anaphore pronominale. Le problème de l'attribution des référents", in J.Moeschler, A.Reboul, J.M.Luscher & J.Jayez *Langage et pertinence*, Nancy, PUN.
- REDECKER G., 1990, "Ideational and pragmatic markers of discourse structure", *Journal of Pragmatics*, 14, 367-381.
- REDECKER G., 1991, "Linguistic markers of discourse structure", *Linguistics*, 29, 1139-1172.
- RIENHART T., 1980, "Condition for text coherence", *Petics to day*, 1/4, 161-180.
- ROULET E. et alii , 1985, *L'articulation du discours en français contemporain*, Bern, Peter Lang.
- ROULET E., 1991, "Vers une approche modulaire de l'analyse du discours", *CLF*, 11, 53-81.
- SANDERS T., SPOOREN W. & NOORDMAN L, 1992, "Toward a Taxonomy of Coherence Relations", *Discourse Processes*, 15, 1-35.
- SCHANK R., 1982, "Representing Meaning: an Artificial Intelligence Perspective" in S.Allen ed. *Text Processing*, Stockholm, Almqvist & Wiksell Int.
- SCHNEDECKER C., 1992, *Référence et Discours: chaînes de référence et redénomination. Essai sur l'emploi du nom propre en seconde mention*, Thèse de doctorat, Université de Strasbourg.
- SEARLE J. et alii ed., 1992, *(On) Searle on conversation*, Amsterdam, John Benjamins.
- SEARLE J., 1979 (1982), *Sens et expression*, Paris, Minuit.
- SPERBER D. & WILSON D., 1986, *Relevance* , London, Blackwell.
- TASMOWSKI-DE RYCK L., 1990, "Les démonstratifs français et roumains dans la phrase et dans le texte", *Langages*, 97, 82-100.
- TESNIERE L., 1959, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- van DIJK T.A. & KINTSCH W., 1983, *Strategies of discourse comprehension*, New-York, Academic Press.
- van DIJK T.A., 1972, *Some aspects of text-grammars*, The Hague, Mouton.
- van DIJK T.A., 1978, *Text and context*, London, Longman.

- WIEDERSPIEL B., 1989, "Sur l'anaphore: du modèle "standard" au modèle "mémoriel"", *Travaux de Linguistique et de Philologie*, XXVII, 95-113.
- WILSON D. & SPERBER D., 1993, "Pragmatique du temps", *Langages*, 112, 8-26.
- WILSON D., 1989, "Reference and Relevance", Communication présentée au *Colloque international de Sémiotique: Indexicalisation et Représentation*, Bâle 22-23 novembre 1989.
- ZRIBI-HERTZ A., 1985, "L'ellipse zeugmatique et le principe de récupérabilité", *Linguisticae Investigationes*, IX, 131-165.